

Traité de la toile cirée

Jean-Louis Giovannoni

Volume 38, numéro 6 (228), décembre 1996

Lettres de France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32553ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giovannoni, J.-L. (1996). Traité de la toile cirée. *Liberté*, 38(6), 176–179.

JEAN-LOUIS GIOVANNONI

TRAITÉ DE LA TOILE CIRÉE

Partout, ça se contient, s'accroche bien, s'embouche, s'encornifle sans jamais lâcher couche. Partout des trous comblés, bourrés de marchandises, jusqu'au dégoût, sans espace vide ni hoquet moléculaire, mais du plein-plein avec nougat dans les molaires et bourses remplies de frichtis.

Non pas du pet mais du concret avec des foules à gros pieds, des hordes d'aspirateurs, de colonies de plis et de données collabées, de sacs foutreurs en prime et des morbacs en tout genre.

Partout l'Inoculée Conception, jupe rabattue, en proie à la saisie.

Partout, jusqu'à la garde, bouchons et vis serrés, serrés.

Pourvu que le monde ne parte pas. Point d'errance, de membres fantômes, aucun lâcher prise sans le dur retour du boomerang au logis.

L'encapuchonnage parfait.

C'est clair, le monde se suroccupe, se surencombre de lui-même, par réflexe, visitations glandulaires, pompinages systématiques.

Inutile de donner du poumon à un filet d'air. Tout est pris, bien pris, sans pouvoir expectorer.

N'en déplaise aux armadas d'aviateurs, d'astronautes, d'ascensionnistes qui croient décoller de la matrice en se tenant la jambe en l'air : ils finissent toujours par recoller au globe.

Où qu'ils tombent, on les récupère. Même s'il faut trifouiller le fond des mers, où qu'ils tombent, ils tombent dedans.

Et on parle d'espace, d'invention de l'espace, de vis-à-vis avec le groin fiché dans la matière, le ciel ventosé à la mâchoire.

Tous ces petits rigolos, philosophes aux pieds légers, qui serinèrent pendant des siècles, phrases absurdes sur *l'entre-deux, l'élément tiers, désir et séparation, appel de l'horizon, l'inatteignable* quoi : c'est du nœud coulant, du strangulateur pur jus. Plus on bouge, plus ça serre, et pas n'importe qui : des décalottés du pas ici.

Glissez quelque chose, aussitôt massification station, norme, forme. Personne sans demeure. Et toc ! le petit agité a son repère, sa vacuole et son fermoir.

Le rêve adhère, le raide poétique aussi.

Relisez les poètes de l'espoir, de la joie trépignante de l'au-delà. Leurs grands vers, leurs élans promettent l'envol, l'extase, l'agrément du Trans-voyage du type : *Je suis là / toujours là / absolument là / et toujours ailleurs.*

Ce sont les pires. Ils vous font croire au bien fait de la versification, à l'échelle de la beauté... et vous courez à gorge déployée, vite, vite, vers l'altitude, fine, encore plus fine, aurolé d'un jet, de la hampe verticale à la masse invisible, et toujours le petit sac recueil sans perte au bout.

Ni vu ni connu les trilles de l'élastique, sa jouissance tendue, sa mollesse retrouvée au bercail. Ulysse instantané.

Plus l'élan est grand, plus le retour est puissant et goûteux.

Quelle félicité pour un poète grand nue, d'entendre l'écrasement riche et juteux de nos sauts de puce dans le tupperware de l'Être. L'Emboîté de première, toujours prêt avec son couvercle, son ramasse-miettes, adhésif, total.

Nos chants en sachets lyophilisés, sans perte de saveur. Pure poudre, mâchée, encore mâchée par la cohorte avec mille mercis en sus pour l'éjaculis si beau si précis.

Le vers est absorbeur. Juste le temps d'aérer, d'oxygéner le sang, et c'est pipette et grand goulot. Lecture sucrée, riche en albumine, fer et spores. Chaque cliquetis souterrain a sa mamelle, sa longe et son éponge.

Fleuri des fontanelles, la poésie baigne, et la luette aussi.

Quand tout a son trou, oindre reste humain. Dans le fond, chuter c'est remonter. Aussitôt la rampe, la prise des vêtements, l'emballage du décor. Même sans les mains ça tient.

Poussé dans le dos, et retenu par la chemise.

Jeune, la poésie, la beauté m'emportaient.

Dans mes rêves, je marchais sans toucher sol. Les pieds lovés dans le souffle, dressé : unique paroi contre l'air.

Et battais, battais bras et mains, étiré sur la pointe des pieds, la pointe extrême, sans pouvoir chavirer.

J'aurais tant aimé le vide.

Ai beau chercher : pas un seul témoignage de corps tombé hors de lui.

Le geste a son filin, l'avancée sa niche.

Certains inventent : pitons anaérobis, agrafes fissipares, fils désappointés, et l'occasion de se décoller un peu.

Mais toujours des géographes, des astrographes, des topographes prêts à rapporter dare-dare, tranche par tranche, lamelle par lamelle, en modèle réduit s'il le faut, le moindre postillon viré dans l'invisible. Des siècles que l'on crache au bassinnet sans toucher le grand-bleu. Triple salto, sauts périlleux, le voltigeur buccal retombe toujours dans le bocal. Lavette et chiffonnette. L'air déplacé empipé dans son casier sans dire ouf !

Toujours sous le regard, le pied.
Et quelle peinture l'homme ne fait pas !

*

« La nature a horreur du vide. » Parlons-en !

Cette douce époque a-t-elle existé ?

Manque de bol, dans toute l'histoire personne ne sait jamais déborder.

Partout ça pue le pedigree, le programme, l'hologramme. Les récupérateurs partout. Partout des sacs à provision.

Qui oserait encore imaginer un univers de lavabo, de canneaux, de chasses d'eau, sans tampon, filtre, écumoire et passoire où il suffirait, dans le plus simple appareil de glissade, de tirer la bobinette pour qu'aucun arrêt, ni relais, ni bord, ni débord, ni lèvres ne fassent obstacle.

Rien que la pente lubrifiée, à toute vitesse, de plus en plus dilatée, de plus en plus large, et à plein jet dans les doux remous de la mer océane.